

L'âge d'or de l'enfance. Douces sensations, au creux d'une famille unie.

Un papa grand et fort, qui se dresse comme une montagne devant les menaces et les dangers extérieurs et au sommet duquel la perspective s'ouvre sur un avenir serein. Ses ancêtres sont andalous (c'est pour cela qu'il a le sang chaud). Avec une génération d'écart entre les branches paternelle et maternelle, ils ont quitté la péninsule ibérique pour conquérir de nouveaux sols et le droit à une vie meilleure. L'Algérie fut leur terre d'exil ; pour leur descendance, elle sera une terre d'exode.

Mon père a grandi dans la dernière colonie française, sans avoir conscience des intérêts et des luttes qui se jouaient en toile de fond. Son décor, c'était la mer, source inépuisable de jeux et de pêches en tous genres. La pêche sous-marine en particulier, dont il nous racontait, à ma sœur et moi, les exploits, à grands renforts de gestes et d'onomatopées. C'était à chaque fois un film en trois dimensions, avec bruitages incorporés, comme ce jour où la flèche de son fusil harpon avait disparu dans le trou noir et béant d'un rocher posé au fond de l'eau. Après maints efforts, la flèche avait cédé mais elle n'était pas toute seule : une énorme pieuvre s'agrippait à la tige, soufflant et crachant avec colère. Mon père se livrait à une description de la scène plus vraie que nature, ses grands bras partant dans tous les sens pour se démultiplier en huit tentacules, les yeux plissés et la bouche sifflant

des sons de vingt mille lieux sous les mers ! Pas besoin d'être sous l'eau pour imaginer le monstre et sentir un frisson vous parcourir l'échine... Ses souvenirs sont à l'image de celui-ci, sensations presque palpables exacerbées par ce pays où la chaleur brûle tout. Le souvenir du goût des fruits également, qu'il retrouve de temps à autre : grenades rouge sang, figues prêtes à exploser, oranges à la saveur amère et fraîche. Sûrement le goût des jours heureux.

Antoine, mon grand-père, était dur et autoritaire. Il gagnait le pain de la famille en faisant le maton dans une prison d'Aïn-Témouchent — mon père y a d'ailleurs souvent séjourné pendant ces années, pour voler un peu de fraîcheur aux murs gris et épais et bouquiner dans le calme carcéral ; ses frères aussi l'y rejoignaient quelquefois pour purger une punition infligée par le paternel. Pratique ! —. C'était un beau gars, la coupe de cheveux propre, les vêtements taillés sur mesure et la cigarette au coin du bec. Un Marlon Brando qui aurait grandi près d'Oran. Raymonde aussi était née sur ce sol d'adoption. Entre eux deux, une vraie histoire d'amour a vu le jour, un bonheur fragile dans un pays qui commençait à trembler et à se fissurer. Elle était discrète, se contentait de peu. Une robe noire habillait son quotidien, sobre comme une veuve espagnole. Raymonde a donné six enfants à son mari au bout d'une longue série de couches et de fausses couches, comme il se doit pour une femme à cette époque, en cet endroit. Elle en mourra, fatiguée, le cœur au ralenti. Mon père en gardera une trace indélébile. Cette mère aux formes généreuses qui veillait jusqu'à tard le soir pour guetter le retour de son petit sorti danser avec une cousine sous la garde de l'aîné. Qui savait trouver le mot gentil pour aider à faire passer les cuisantes corrections assénées par un père peu doué pour le dialogue. Qui cuisinait de bons petits plats aux senteurs inoubliables (ma mère a beau eu faire, jamais ses productions culinaires n'ont pu égaler le modèle original...). Toute la douceur d'une maman qui n'a pas survécu à trop de tourments et est partie trop tôt, à peine débarquée en cette France inconnue.

Massacres d'Algérie, horreurs ordinaires : le jeune fiancé de la

cousine retrouvé mort, la gorge tranchée comme un mouton ; les sorties de plus en plus rares, un revolver glissé dans la ceinture du pantalon et la peur au ventre ; l'incompréhension de deux peuples dépassés par l'histoire, qui pourtant cohabitaient jusqu'alors presque sans histoires ; et puis la chute hors du Paradis... Pour tous les Pieds-Noirs, la représentation de ce pays est quasiment toujours la même : l'impression d'un Eden perdu dont ils ont dû faire le deuil en même temps que leur jeunesse. Un double coup du sort qui les a privé de leurs rêves en même temps que de leurs racines.

La famille a échoué en Bretagne, étrange destinée décidée par la mutation du père dans un pénitencier de Rennes. Les tours HLM ont remplacé les maisons blanchies à la chaux, et le crachin l'embrun. Il y avait là de quoi casser le moral à plus d'un ! Mais c'était compter sans l'amour... Dans la capitale bretonne, une très jolie jeune fille menait une vie légère, semblable à des tas d'autres jeunes filles dans ces années yé-yé. Pour elle, pas d'embûches ni de virevoltes. Les parents étaient tous deux instituteurs et assuraient au foyer une aisance douillette. Mémène, la bonne de la famille, veillait au confort des deux enfants (un garçon et une fille). Ma mère évoluait avec l'insouciance de ses dix-huit ans entre ses études, les bals du samedi soir où elle portait de coquettes robes qu'elle s'était fait faire sur mesure (à l'époque, il fallait être la plus belle pour aller danser !) et Marcel, son fiancé, avec lequel elle devait logiquement se marier. Mais un beau soir, Claude croisa mon père... et ce fut le coup de foudre ! Marcel numéro deux évinça Marcel numéro un ! L'homonyme avait tout pour plaire : le charme de l'étranger, le hâle et le brun de l'Andalou, le sourire enjôleur du Latin laissant apercevoir de belles dents blanches... les dents de la chance.

Le mariage avec un Marcel eut bien lieu, mais pas avec les mêmes figurants. L'union du froid et du chaud, le Nord et le Sud, la belle et la bête. Le hasard de la vie, pensez-vous ? Pas du tout. Tout était dit : en Algérie, une diseuse de bonne aventure avait annoncé à ma grand-mère que son fils épouserait une femme qui habite dans un pays entouré d'eau... Mektoub. Peu de temps après, je suis née...

Dimanche. Déjà une semaine que je suis là. Le temps est au beau fixe. Aujourd'hui, je vois mon père. Comme tous ces enfants de divorcés qui passent un week-end avec leur mère et le suivant chez le paternel... Lulu nous a concocté une ballade en montagne avec un copain à elle qui connaît, paraît-il, un super coin à champignons. J'ai ressorti du placard mes vieilles chaussures de randonnée et mon jean multi-usages (travaux, randos, moto). Miséricorde ! Je n'arrive plus à rentrer dedans. Moi qui ai toujours fait du 38 fillette depuis l'âge de raison. Ça commence à devenir sérieux, cette affaire d'ovulation...

Ma sœur prend son petit déjeuner dans la cuisine. Je m'avance vers la table, les jambes raides comme des piquets et m'assois avec difficulté, les coutures de mon jean craquant sous l'effet de la tension.

- Qu'est-ce que tu as ? Tu es constipée ? se moque Lulu en reposant son bol de chocolat chaud sur la table.

- Et toi, tu n'es pas encore habillée ? je réponds avec mauvaise grâce. Tu as vu l'heure qu'il est ! On va être en retard.

- Ça va, y'a pas de stress... Justin n'est pas encore là.

- Ah bon, il vient nous chercher ici ?

- Ben oui, il habite juste à côté, derrière le col.

- Eh maman et Alain, ils dorment encore ?

- Tu rigoles ! Ils sont déjà partis à Mézel faire la brocante.

Ça y est, la tornade maternelle va encore frapper ! Gare à vous, marchands ambulants, vos petits objets rafistolés, poupées amochées, paniers percés, bouteilles ébréchées, vont disparaître sous le feu dévastateur des folies dispendieuses de ma mère. Elle tape sans prévenir, à l'envie, dégainant son porte-monnaie sans trembler... et reviendra de sa chasse provisoirement rassasiée, le temps de mettre en place ses nouveaux trophées dans une maison qui ne cesse d'enfler.

- Et papa, on le prend au passage ?

- Oui, comme ça, tu verras où il habite.

- Bon, je vais chercher un pull et mon sac à dos. Il ne faut pas oublier aussi de prendre des sacs en plastique et des couteaux. À propos, tu n'aurais pas un jean à me prêter ?

- Lulu me regarde avec un air septique :
- On ne fait pas vraiment la même taille. Je suis plus grande que toi et en ce moment, tu as plutôt l'air de pousser à l'horizontal...
  - OK, j'ai compris, je vais regarder dans le placard de maman.

La voiture de Justin s'immobilise au pied d'un petit immeuble à l'écart du centre-ville : le nouvel antre de mon père. À peine la sonnette actionnée, celui-ci apparaît, tel un géant dans l'encadrement de la porte, les bras grands ouverts et le sourire brillant :

- Ma chérie ! Comment ça va !

Devant une telle démonstration d'affection, je ne peux m'empêcher de verser quelques larmes, le nez écrasé contre le torse de mon géniteur qui n'a rien perdu de sa force ni de son ampleur.

- Ça faisait longtemps qu'elle n'avait pas pleuré, se moque Lulu en émergeant à son tour dans l'entrée de l'appartement.

- Ma deuxième fille ! s'exclame Marcel en l'attrapant de son bras libre pour l'attirer contre lui.

Lulu se prête à la manœuvre avec mauvaise grâce en m'offrant la perspective de sa face contrariée collée contre mon nez, sœurs siamoises plaquées contre un pull d'où se dégagent des effluves de l'eau de toilette Roger & Gallet. L'étau se desserre, nous nous redressons et retrouvons pour l'heure notre statut d'individus majeurs et libres de leurs mouvements.

- Je suis content d'avoir à nouveau mes deux filles avec moi.

Marcel s'apprête à refermer la porte d'entrée, manquant écraser sur place le pauvre Justin qui n'avait rien dit jusque-là et dont tout le monde avait oublié l'existence.

- Rentre, mon gars, lui intime mon père en joignant le geste à la parole. Vous voulez boire quelque chose avant de partir ?

- Non, non, répond Lulu. On va y aller, il y a un peu de route à faire.

Je jette un regard circulaire sur la pièce dont laquelle nous nous trouvons, à savoir le salon. Mes yeux sont un peu paramétrés comme

ceux de l'Homme qui valait trois milliards : je peux en quelques secondes enregistrer tout un tas de petits détails environnants et les analyser pour en tirer une perception globale de la situation ou de l'ambiance des lieux. Cela se matérialise par des mouvements d'yeux très rapides dont je n'ai même pas conscience mais qui exaspéraient ma sœur lorsque nous habitions encore dans la maison familiale, assise en face de moi à la table de la cuisine pendant un nombre d'années non négligeable. Le décor est terrible, un mélange de kitsch des années soixante-dix et de mauvais goût bas-alpin. Des tableaux représentant des chats brodés au point de croix concurrencent des têtes de chamois empaillés sur une tapisserie qui dessine des cercles marron et jaune. La télé est couverte d'un napperon en dentelle sur lequel trône un vase remplie de fleurs en tissu multicolores. Les vieux fauteuils et le canapé en cuir blanc qui ont du être à la mode il y a trente ans sont en partie masqués par de magnifiques plaids en pure laine purement moche. Toute une partie de la pièce est occupée par un ensemble « salle-à-manger » en formica beige éclairé par de petits spots encastrés dans le plafond. Seuls quelques objets témoignent de la présence d'un habitant du XXI<sup>e</sup> siècle : le programme télé, un anorak Décathlon et un téléphone portable.

- Marcel, comment tu peux vivre là-dedans !

- Je m'en fous. C'est un meublé, je le laisse comme il est. Je n'ai pas l'intention d'y passer des mois.

- Qu'est-ce que tu comptes faire ?

- Je t'en parlerai tout à l'heure. Allez, on y va.

- Attends, papa, où sont les toilettes ?

- Dans le couloir, à droite.

Je me pose sur le trône, toujours à l'affût d'indices pouvant m'éclairer sur la vie quotidienne de mon père. Mes yeux se posent sur la porte devant moi : un magnifique poster affiche en grandeur nature une femme nue aux allures de Vénus sortant de l'eau sur fond de plage paradisiaque... Amis du bon goût, bonsoir !

\*\*\*

Variation en vers sur mon père.

Marcel l'andalou

La mer Méditerranée a bercé son enfance  
Jusqu'à ce qu'il s'échoue un matin sur les côtes de France  
Il faut dire qu'il n'a pas joué de chance  
D'avoir grandi dans un pays en partance

L'Algérie, il ne l'a jamais revue  
Mais en ses racines il a toujours cru  
Fier de la terre de son grand-père  
Dans ses veines coule le sang ibère

Grand et à l'allure rassurante  
Il est l'image même du père  
Devant son torse poilu et sa main menaçante  
Je n'ai pas toujours été fière

Ses sourcils noirs en broussaille  
Grimpent vers un grand front dégagé  
Et quand sa bouche en serpent se fend telle une faille  
Apparaissent bien rangées des dents espacées

Le soleil est son moteur  
La mer son remorqueur  
De son couteau, il pique les oursins  
Et de la pieuvre, il perce le sein

Il a les gestes et les mots amples  
Une sensibilité à fleur de larmes

Mais quand il crie, la terre tremble  
Pour se défendre, telle est son arme

Toute sa famille siège sur un trône  
Frères déchus, liens sincères, liens amers  
Mais pour toujours sa fragile mère  
Reste sa plus précieuse icône

\*\*\*

La petite route serpente à travers les pins et les séquoias, creusant dans la forêt une saignée de bitume. La végétation est reine, dense et humide. Le regard se perd dans la noirceur des sous-bois, se pose sur les tapis de mousse odorante, découvre une source coulant à même le roc au creux d'un virage, filet de vie dans un paysage qui semble immuable. Au loin, l'automne fait la fête, une explosion de couleurs coiffe les têtes des arbres en mue : jaune, rouge, vert, marron. On dirait qu'un lutin en veine d'expression artistique est passé de cime en cime, sa palette à la main, pour barbouiller au hasard chênes et érables, les grimer avant qu'ils ne se parent des oripeaux de l'hiver et perdent leurs feuilles une à une. La lumière se fait complice de tous ces artifices, trouvant encore dans ses forces déclinantes un éclat pur teinté de fraîcheur. Cette saison repose les yeux en même temps que l'esprit, recréant chaque année la sensation d'être à l'automne de sa vie. Mélancolie passagère avant la rudesse de l'hiver qui nous fouette et oblige notre corps à lutter contre l'engourdissement.

L'inclinaison devient plus forte, on attaque un col. L'espace vital se réduit, étranglé entre la paroi rocheuse et le précipice. Chaque tournant est une surprise, cachant à la vue une pierre écrasée sur la route ou une voiture déportée par la force centrifuge vers l'extérieur du virage. Le sommet se rapproche, on le devine à travers les trouées dans les arbres. Encore un dernier tournant à gauche, puis à droite,



puis à gauche.

- J'ai mal au cœur...

- On est presque arrivé.

- C'est toujours ce que tu dis quand on part en ballade, mais il y en a au moins pour vingt minutes après ça. Je ne te crois pas.

Marcel se tourne vers moi :

- Tu n'as pas confiance dans ce que te dit ton père ?

Je connais bien ce ton doucereux et ironique qui cache l'affirmation d'une autorité établie et le rappel implicite des liens père-enfant.

- Non !

Superbe manifestation d'une révolte naissante...

- Oh, ma chérie, comment tu parles à ton papa... Tu me fais de la peine, là.

- Ne t'inquiète pas, tu t'en remettras !

- J'ai faim.

- Ah, Lulu, tu ne vas pas t'y mettre, toi aussi !

La voiture quitte la route pour s'engager dans un petit chemin couvert d'épines de pin. Justin scrute les alentours, concentré (il a les yeux plissés...).

- On y est.

Deux louves enragées s'éjectent de l'arrière de la voiture. Lulu attaque immédiatement le coffre où se terre le panier à pique-nique tandis que j'offre mon corps engourdi aux odeurs de la forêt et à ses esprits cachés. Je respire à fond, les deux bras grands ouverts, la tête renversée en arrière. Les deux hommes nous tournent le dos, répondant à l'instinct primaire de l'animal qui arrose son territoire à peine arrivé. Le bruit de leur jet urinaire est absorbé par la mousse qui s'étale à leurs pieds.

- C'est humide, déclare Justin sur un ton connaisseur. Va y avoir du champignon !

Sac à dos, gros pull, canif, plastiques Carrefour, Patogass. On est parti ! Le petit groupe s'enfonce dans la forêt, Justin en tête, ma sœur déjà en queue.

- Alors, comment ça se passe, ton boulot à Paris ?

- Ça commence à me taper sur le système. Je mène une vie de dingue et je ne sais même pas pour quoi.

Les épines de pin glissent sous nos pieds. Des branches me giflent le visage. Un vrai traquenard, cette forêt.

- Tu sais, il ne faut pas trop te poser de questions. Tu as un travail, tu gagnes bien ta vie, c'est une bonne chose.

- Je ne sais pas. Ce n'est pas aussi simple. C'est ma vie autour aussi qui ne me plaît pas.

- Il faut prendre son mal en patience. Petit à petit, tu arriveras à trouver ta place.

- Non, il faudrait que je change tout. Et puis, j'en ai marre de vivre à Paris.

Mon père se courbe sous le poids de mes griefs, à court d'arguments (à moins que ce ne soit pour éviter une ronce...).

- Et Philippe ?

Il ne manquait plus que cette question au tableau ! Déclenchement de la stratégie « parachute » :

- Ça va, ça va. Il travaille beaucoup en ce moment.

- J'EN AI TROUVÉ UN !

Lulu a sonné l'alarme et le début des hostilités ; un champignon s'est mis en terrain découvert et a été débusqué par l'ennemi. Tout le monde accourt pour voir la merveille.

- C'est quoi ? je demande en scrutant le sol à la recherche de ses petits frères.

- Une chanterelle, déclare Justin avec le ton péremptoire du spécialiste. C'est bon, on est dans un coin.

- Génial ! s'exclame Lulu. On va se régaler !

Plus question de plaisanter maintenant. Tout le monde a le visage grave, les yeux plissés et le menton tendu vers l'avant. Un silence concentré plane sur la forêt.

- J'EN AI UN AUTRE !

- Bon, Lulu, tu ne vas pas hurler à chaque fois que tu tombes sur un

champignon... AH, IL Y EN A PLEINS, LÀ !!!

Ma sœur se précipite vers moi :

- Où ça ?

- Touche pas au grisbi ! C'est mon coin, je lui réponds d'un air menaçant.

- Oh, les filles, mettez votre ardeur à chercher des champignons plutôt qu'à vous chamailler, intervient Marcel, trop heureux de retrouver son rôle de père.

La petite troupe se disperse en quatre trajectoires aléatoires, chacun guidé par la certitude de tomber sur une manne dérobée aux yeux des autres. Justin flaire l'air ambiant et disperse de temps à autre d'un geste sec les tas de feuilles mortes qui recouvrent le pied des arbres. Un pur bas-alpin en action, avec sa casquette kaki-camouflage et sa polaire bariolée de chez Décathlon. Lulu ouvre un tracé parallèle à celui de Justin, persuadée d'avoir ainsi plus de chances de trouver « un coin ». Marcel a chaussé ses lunettes demi-lunes, ses épais sourcils noirs froncés comme s'il était en colère. Il avance avec lenteur en écartant de ses grands bras les branches qui lui barrent le passage. La forêt devient plus dense et le soleil peine à passer entre les feuilles. Je débusque à nouveau quelques spécimens et poursuis ma cueillette à quatre pattes, laissant les autres me distancer. L'odeur du lichen et des feuilles se mélange dans mes narines tandis que je peine à respirer, le bouton de mon jean s'enfonçant dans mon ventre.

- Je ne me sens pas très bien.

Personne n'entend ma faible plainte. Je m'assois pour reprendre mon souffle. Les autres s'éloignent. Inspiration profonde.

- Ouhouh...

Ridicule, ce pauvre cri de chouette anémique. J'essaie la position allongée. L'humidité me fait frissonner.

- Papa !

...

- Papa !

- Oui ?

Sauvée ! On m'a entendue. Ça doit être cela, l'instinct familial : des ultrasons que seuls un père ou une mère entendent, l'appel au secours de leur enfant.

- Viens !

Injonction monosyllabique, effort minimum. Tiens, je crois que j'ai mal au cœur maintenant... La tête de Marcel émerge entre deux buissons épineux.

- Qu'est-ce qu'il t'arrive ? On dirait un oiseau tombé du nid, couchée là comme ça !

- J'ai du mal à respirer et j'ai envie de vomir.

- Défaits un peu ton jean. Il est trop serré, aussi ! Ce n'est pas étonnant que tu aies le souffle coupé.

Je me concentre sur ma respiration, l'esprit tranquilisé par la vue de la tête de mon père penchée au-dessus de moi, éclairée de derrière par un raie de soleil qui a réussi à percer le feuillage. L'envie de pleurer monte avec le reflux de la peur.

- Je crois que je suis enceinte, je miaule entre deux sanglots.

- Comment ? Je n'ai pas compris ce que tu as dit, demande Marcel en inclinant sa tête pour m'offrir son oreille.

- Je suis enceinte !

Les deux épais sourcils noirs tressaillent de surprise, faisant glisser brutalement les demi-lunes vers le bas.

- C'est pas vrééééé ! Ma fille !!!!

L'accent pied-noir vibre d'émotion, et mon père avec... Je n'arrête pas de pleurer. C'est tout ce que je sais faire dans ces cas-là.

- C'est magnifique !

Je pleure (sûrement oui, c'est magnifique).

- LULU, VIENS PAR ICI !

Je pleure encore (« non, non, pas tout de suite »). L'envie de vomir revient.

- Qu'est-ce qu'il se passe ? s'inquiète la frangine, ahurie par le spectacle qui s'offre à elle – mon père à genoux dans la mousse, moi allongée dans un lit de feuilles, livide et en larmes.

- Ta sœur est enceinte !

Je pleure (c'est la catastrophe, il va falloir le dire à tout le monde !).

- Je ne roule pas trop vite ?

- Non, c'est bon. Je ne suis pas en sucre !

Pauvre Justin. Il essaie d'être gentil et je le reballe sans ménagement.

- Excuse-moi. Tout va bien.

Ses petits yeux porcins me sourient dans le rétroviseur intérieur.

- Ça alors ! Pour une nouvelle, c'est une sacré nouvelle ! s'étonne Lulu en me regardant d'un air incrédule. C'est donc ça que tu nous cachais depuis ton arrivée. Tu es venue en vacances ici pour nous le dire !

- Non, je n'avais pas du tout de stratégie en tête. Je suis déjà bien incapable moi-même de réaliser ce qui m'arrive.

Marcel se retourne vers moi avec un air de nounours tout attendri (à moins que ce ne soit un gorille ému ?). Ses yeux sont embués.

Je me moque gentiment de lui :

- Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Tu te nettoies les yeux ? (c'est ce qu'il avait coutume de me dire quand j'étais enfant et qu'une fois de plus, je déversais mon trop plein de sensibilité hors de mes petits conduits lacrymaux).

- Depuis le temps que j'attendais cette nouvelle...

- Ah bon ? Tu ne m'en as jamais parlé.

- Je ne voulais pas brusquer les choses. C'est bien qu'elles arrivent en leur temps.

Je grimace un sourire de dépit :

- Je n'ai pas vraiment programmé tout ça. C'est arrivé sans que l'on s'y attende.

- Ah bon ! lâche Lulu en ouvrant deux grandes billes. Philippe ne voulait pas non plus faire d'enfant tout de suite ?

- Il n'est pas au courant.

- Pas au courant de quoi ? Du fait que tu es enceinte ?

- Oui.

Lulu s'enfonce dans son siège, la tête baissée et l'air perplexe. Apparemment, mes réponses la dépassent.

- Ça fait combien de temps que tu le sais ? intervient Marcel.

L'heure est venue de rendre des comptes. Et ce n'est que le premier concile de famille... Je dois m'attendre à d'autres séries d'interrogatoires.

- Un peu plus d'un mois. Quand je suis allée voir mon gynéco, cela faisait déjà un mois que j'étais enceinte.

Lulu siffle d'admiration :

- Je comprends maintenant pourquoi tu as grossi ! Petite cachottière !

Un malaise s'installe sinueusement en moi ; je me sens tiraillée, agitée par des sentiments contradictoires : le soulagement d'avoir enfin expulsé la nouvelle devant ma famille (il manque ma mère, et ça, ce n'est pas le plus facile à envisager...), la réticence à m'exprimer plus longuement sur le sujet, n'étant pas encore moi-même au point sur la façon d'appréhender l'événement et ses conséquences, et un agacement devant des réactions qui me paraissent toutes déplacées, puisque n'étant pas prête à les assumer. La pilule est avalée mais elle n'est pas encore digérée...

- Je n'ai pas trop envie d'en parler pour l'instant. J'ai besoin d'y réfléchir.

- Mais tu vas le garder, quand même ! s'affole Lulu. Moi, j'aimerais bien avoir un neveu ou une nièce. Je pourrai m'en occuper pendant les vacances, avec mes copines !

- Lulu, calme-toi, gronde Marcel avec impatience. Pour l'instant, ce n'est pas de toi dont il s'agit.

Il semble préoccupé. La situation ne s'avère pas aussi simple que cela et la joie qu'il a éprouvée en apprenant la bonne nouvelle est déjà contrariée par des facteurs de trouble. Cette pensée m'attriste et je tente de rétablir l'équilibre :

- Mais je vais m'en sortir, tu sais, papa ! Y'a pas de problème.

Ça y est, ça recommence ! Le barrage sentimental a sauté et le flot des larmes envahit mes joues. Quelle plaie, cette sensiblerie ! Comment

puis-je être crédible maintenant !

Lulu m'entoure maladroitement de ses bras, peu habituée à ce genre de démonstrations.

- Ne pleure pas ! C'est quand même super, ce qu'il t'arrive !

Les sapins qui bordent la route perdent leurs contours, ombres flottantes molles et ondulées. Je me frotte les paupières du revers de la main.

- Je ne pleure pas, je me lave les yeux !

Tout le monde éclate de rire. La pilule s'est un petit peu dissoute.

- Si tu veux, je peux faire sauter les cours cette semaine pour rester avec toi, propose Lulu.

- Pas question, vilaine fille. N'essaie pas de te dégager de tes obligations. Tu passes le bac cette année, au cas où tu l'aurais oublié.

- Oh là là, ce que tu es rabat-joie ! Je ne sais pas si je vais te faire un cadeau pour ton anniversaire...

- Ne t'inquiète pas, ma chérie, intervient Marcel en me faisant un clin d'œil. Je t'en ai acheté un. D'ailleurs, il faut que tu viennes le chercher à la maison avant vendredi, car je pars en week-end après.

- Où tu vas ? questionne Lulu en s'agrippant au dos de son siège pour lui souffler un air mauvais dans le cou.

- Je vais voir un ami qui habite à Nice.

- Qui c'est ?

- Un ancien collègue de bureau. Il est très sympa. Il a prévu de m'emmener dans un dancing où il va souvent le dimanche.

Lulu ne lâche pas l'affaire :

- Et qu'est-ce que tu comptes faire là-bas ? Brancher des nanas ?

- Pourquoi pas, répond Marcel avec amusement. J'ai bien le droit de me distraire, moi aussi ?

- Ouais, faire la bringue avec des radasses en mal d'amour, je ne trouve pas ça terrible !

Justin sort de son silence contraint (de toutes façons, il ne parle pas beaucoup...) pour faire une remarque hautement pertinente :

- Toi aussi, tu traînes le week-end avec des radasses qui cherchent à se

faire des mecs. Regarde Nathalie par exemple.

- Je ne vois pas le rapport, se fâche Lulu. Nous, on ne cherche pas à se faire brancher. On sort pour s'éclater entre nous.

Je vole au secours de mon père :

- À partir d'un certain âge, ça peut faire flipper d'être seul, surtout pour une femme. Comme en plus, la beauté est le critère de choix dominant, elles tentent le tout pour le tout avant qu'il ne soit trop tard...

- Ben moi, je trouve ça nul, tranche Lulu. C'est dégradant.

- On en reparlera quand tu seras plus vieille, si d'ici là tu n'as pas encore trouvé ton prince charmant.

Lulu s'enferme dans un mutisme contrarié. Un calme bienvenue s'installe, où chacun s'isole, perdu dans ses pensées.

— Il faut que j'aille voir Paulo au Bar du marché en arrivant. On n'a pas fixé l'heure de départ pour la chasse demain.

— J'ai l'air maligne, moi, avec mon prince charmant. Je ne suis pas vraiment bien placée pour en parler...

— Ouf ! ça file un coup de vieux de se savoir grand-père. Je ne sais pas si je vais y aller, à ce dancing. « Oui, bonjour. Je me présente : Marcel, nouveau grand-père ».

— Forcément qu'il a les boules pour Nathalie. Il bave dessus depuis des années et il n'a jamais réussi à se la faire.

Le clocher de Digne apparaît au détour d'un virage. Nous revoilà devant l'appartement du paternel. Justin sort les sacs du coffre et tend à Marcel un plastique rempli de champignons.

- Non, gardez-les pour les manger ce soir. Moi, je n'aime pas trop ça.

- menteur ! Tu nous fais encore le coup du père Pélican.

- C'est quoi, le coup du père Pélican ? me demande Justin.



- Tu n'as jamais vu ça à la télé, dans les documentaires animaliers ? Quand ils n'ont plus rien à manger, les bébés pélicans plongent leur bec dans le gosier de leurs parents et leur bouffent les tripes... Mon père, c'est le spécialiste en la matière.

- Ah, qu'est-ce que je ne ferais pas pour mes filles !

Me voici de nouveau enserrée dans les grandes pinces du crabe ! Marcel m'embrasse sur le haut de la tête.

- Bon, ma chérie, prends bien soin de toi. On se revoit quand ?

- Eh bien, vendredi soir si tu veux. On ira manger un bout en ville.

- OK. Lulu, tu viendras aussi ?

- Non, bougonne celle-ci. Je sors avec mes copines.

Mon père me regarde d'un air entendu, puis m'embrasse à nouveau.

- Bon, à vendredi.

- Ciao, Poute !

Mon cœur se serre en le voyant rentrer dans le hall de l'immeuble. L'imaginer tout seul dans cet appartement démodé et sans âme, ça me met les boules. Le temps inverse parfois l'ordre des choses : après s'être occupé de nous pendant des années, nous avoir choyées, protégées, nos parents nous apparaissent soudainement vulnérables, fragiles. Bon, il ne faut pas que je me laisse aller à ce genre de penchant. Ressaisis-toi, Julia ! N'oublie pas que leur vie ne t'appartient pas ; tes parents ont fait leurs choix, libres ou contraints, heureux ou malheureux au final, mais c'est à eux de les assumer. Je comprends mieux maintenant ce que doit vivre Lulu et pourquoi, certaines fois, elle réagit si vivement. Elle se protège, comme je dois le faire en ce moment. Je remonte dans la voiture côté passager, dans le siège laissé chaud par mon père. Je me retourne vers Lulu et sans lui laisser le temps de dire quoi que ce soit, lui jette d'un trait :

- Tu ne dis rien pour l'instant à maman. Je jugerai du moment opportun pour lui annoncer la nouvelle.

Justin me lance un regard en coin :

- Je vous ramène maintenant ?

- Oui.